

LOST IN ARIZONA

Un voyage musical dessiné

Dossier de Production



Ecriture, Dessin, Jeu, Musique Live, Images et Objets Animés :
Thomas Guiral et Tommy Laszlo

Regard Extérieur et dramaturgie :
Benoît Faivre

Accompagnement Artistique :
Cécile Favreau, Juan Pablo Miño, Étienne Gendrin

« LOST IN ARIZONA » : LA NAISSANCE DU DOUBLE

Deux artistes, **Thomas et Tommy**, partent pour l'Arizona avec deux rêves, deux projets. L'un veut adapter en spectacle une bande dessinée sur la scène musicale de Tucson, l'autre cherche à documenter l'histoire de la musique populaire américaine.

Deux quêtes parallèles, **deux miroirs d'un même désir d'Amérique**.

Sur place, les deux projets s'effritent alors que la réalité résiste : l'auteur de BD se retire, les musiciens restent distants, le désert demeure étranger.

De retour en France, **plutôt que d'abandonner, ils transforment la perte en promesse** : de la rencontre de deux projets inachevés naît un troisième, leur double commun,

Lost in Arizona.

Chacun y devient le reflet de l'autre, dessinant l'aventure que son compagnon n'a pas vécue.

Deux récits parallèles naissent, burlesques et poétiques : deux quichottes du désert, deux héros imaginaires racontés par leurs Sancho Villa d'infortune.

Sur scène, ces bandes dessinées sont **projetées, manipulées et animées en direct** grâce au **dessinoscope**, un dispositif artisanal de looping vidéo qui crée un véritable **cinéma d'animation de papier**, en temps réel.

La musique live mêle compositions originales et influences du *Desert Sound*, cette fusion d'americana et de sonorités mexicaines propre à Tucson.

À mi-chemin entre **concert dessiné, théâtre d'objets** et **road-movie onirique**, *Lost in Arizona* met en scène une double traversée : celle de deux artistes et de leur doubles de papier.

Durée : 70 minutes

Public : Tout public à partir de 9 ans

I. AVANT PROPOS



Deux artistes, deux projets, un voyage en Arizona :

Tommy Laszlo est **plasticien** et codirige, avec Benoît Faivre, la compagnie La Bande Passante à Metz. Celle-ci développe un **théâtre d'objets documentaire** fondé sur les traces laissées par les personnes : archives, photos, papiers, objets.

Depuis plusieurs années, il cherche à croiser cette approche du réel avec **la bande dessinée**. Après plusieurs tentatives infructueuses, il rencontre **Nicolas Moog**, dessinateur et musicien messin, auteur de *Retour à Sonora*, carnet graphique consacré à la scène musicale de Tucson.

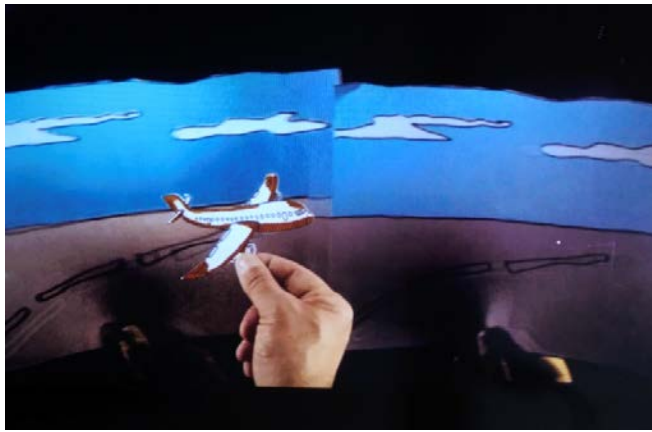
Thomas Guiral, est **musicien multi-instrumentiste** et créateur vidéo, est le fondateur de la compagnie La Mécanique des Airs à Nantes.

Depuis plusieurs années, il porte le projet ambitieux de raconter, sous forme scénique, **l'histoire de la musique populaire américaine** et des migrations qui l'ont façonnée.

À l'automne 2023, alors qu'ils ne se connaissent pas encore, Tommy et Thomas se retrouvent inscrits dans la **masterclass *Desert Sounds*, à Tucson (Arizona)**.

Tommy s'y engage comme vidéaste, nourri par son projet de spectacle mêlant théâtre d'objet, musique live et bande dessinée, avec l'album de Moog comme guide imaginaire.

Thomas y participe en tant que musicien, animé par le désir de relier son imaginaire sonore aux figures emblématiques de la scène de Tucson — Calexico, Giant Sand, Xixa, Billy Sedlmayr.



Une rencontre à 30000 pieds d'altitude :

Thomas et Tommy se rencontrent le 21 septembre 2023, dans l'avion qui les emmène vers Tucson. Sur le chemin de leurs deux projets respectifs, ils font connaissance, échantent leurs visions de l'Amérique – ce territoire qu'aucun des deux n'a encore foulé.

Après cette discussion, **l'avion descend dans la lumière brûlante de l'Arizona.** L'air est chaud, sec ; **Tucson s'étend au cœur du désert de Sonora.**

Sur place, ils partagent une chambre, mais ils vivent des journées séparées :

- Tommy multiplie les interviews et prises de vues, cherchant à capter l'esprit des musiciens de Tucson ;
- Thomas s'immerge dans la masterclass aux côtés des musiciens de France et de Tucson : il répète, échange, écoute.

Chacun, avec ses outils, cherche un passage entre le réel et ce qu'il en espère.



La perte d'illusion :

Mais **peu à peu, un décalage s'installe.**

La formation, bien encadrée, conforte leur place d'artistes français "invités". Le territoire qu'ils espéraient atteindre – celui des musiciens locaux, des errances de Nicolas Moog – demeure à distance.

Et surtout, chacun éprouve **une désillusion plus intime :**

Celle de **ne pas être vraiment là.**

De **traverser Tucson sans parvenir à s'y ancrer.**

De **ne pas rencontrer ce qu'ils étaient venus chercher.**

Au retour en France, chacun porte **l'écho d'un échec singulier.**

Tommy est resté extérieur à son sujet : il n'a pas trouvé l'entrée dans l'histoire intime de Nicolas Moog, ni dans son lien aux musiciens de Tucson.

Thomas, quant à lui, ne trouve pas l'angle par lequel aborder son spectacle sur la musique populaire américaine.

Pour l'un comme pour l'autre, le mirage d'une création rêvée s'efface, laissant place à un autre imaginaire.

L'Autre comme détour :

Dans le silence de cette perte de sens, chacun devient pour l'autre un compagnon d'infortune.

Pourtant, une autre possibilité subsiste.

Une complicité sourde persiste, fondée non sur la réussite, mais sur la reconnaissance partagée de la perte.

En 2024, au fil de deux opportunités de travail commun successives – **Metz, puis Nantes** – **une autre voie s'ouvre,** impulsée par Benoît Faivre.

Le geste proposé est simple et radical :

- Fusionner les projets.
- Dessiner l'autre, le raconter.
- Inventer pour ce compagnon un voyage que le réel n'a pas permis.

Chacun devient l'auteur du récit imaginaire de l'autre.

Le dessin permet à la fois de porter un regard extérieur et de libérer l'imaginaire ; de se donner, par le détour de l'autre, un second départ.

« *LOST IN ARIZONA* »

Ce n'est plus chacun pour son projet, mais chacun pour l'autre.

Le chemin bascule : ainsi naît *Lost in Arizona*.

D'abord un témoignage documentaire sur l'élan créatif de chacun, jusqu'à l'impasse individuelle ;

puis une fiction croisée, où chacun dessine l'autre dans une aventure qui transforme la perte en accomplissement partagé.



II. Deux artistes, deux prismes sur la culture américaine

Tommy Laszlo explore l'Amérique à travers le regard de **la bande dessinée documentaire**, nourri par son dialogue avec l'œuvre de Nicolas Moog (*Retour à Sonora*), où la musique devient le fil conducteur d'une quête intérieure, dans un Tucson à la fois réel et rêvé.

Thomas Guiral traverse l'histoire de la musique populaire américaine par **l'Histoire des cultures et de leurs migrations** : entre fascination pour les figures mythiques du Desert Sound (Calexico, Giant Sand, Billy Sedlmayr) et désir d'ancrer son propre projet musical dans cette mémoire vivante.

Deux approches parallèles, où **dessin** et **musique** se rejoignent comme langages de l'intime et de l'imaginaire.

Tommy Laszlo et la *cie La Bande Passante* : L'auteur de BD Nicolas Moog comme guide sensible de la scène musicale de Tucson



Depuis plusieurs années, **Tommy Laszlo cherche à croiser la pratique du théâtre d'objets documentaire — signature de La Bande Passante — avec celle de la bande dessinée.**

Il ne s'agit pas pour lui d'illustrer un récit, mais de faire de l'image une matière vivante, manipulée, augmentée par le cinéma en direct, dans la lignée du projet *Vies de Papier*.

La **rencontre avec l'artiste lorrain Nicolas Moog** agit comme un catalyseur.

Musicien, dessinateur, figure discrète de la scène indépendante, Moog développe depuis des années un rapport intime aux marges, aux cultures périphériques.

Dans sa Bande Dessinée *Retour à Sonora* (2013), il témoigne de sa rencontre avec les musiciens du Desert Sound, dans le désert de Sonora.

Le regard de Nicolas n'est pas celui d'un touriste ou d'un documentariste : c'est un regard **plein de compassion**, une attention sans condescendance pour une scène musicale locale vivante, fragile, et profondément humaine.

C'est un regard d'égal, qui reconnaît dans Tucson une **symétrie secrète avec la scène underground de l'Est de la France** (cf la *Triple Alliance Internationale de l'Est* / Nicolas Drolc en bibliographie), ces territoires où l'art se joue loin des projecteurs, entre précarité et fidélité viscérale.

Au départ, Tommy projette sur Tucson une Amérique rêvée : celle des grands espaces, du dépaysement, d'une renaissance artistique attendue.

Ce n'est qu'après l'échec du voyage, après son propre désaxement, qu'il commence à percevoir ce que Moog avait vu dès l'origine : **un lien souterrain entre deux marges, deux résistances silencieuses**, entre le Grand Est oublié et le Grand Ouest déclassé.

Thomas Guiral et la *Mécanique des Airs* : de la passion de la musique au désert d'Arizona



Quand il embarque pour Tucson en 2023, **Thomas Guiral se trouve à un seuil**.

Depuis des années, **il travaille dans l'ombre des plateaux** : régisseur son, régisseur vidéo, créateur technique pour le théâtre et l'opéra.

Mais au moment du départ, il vient de fonder sa propre compagnie, *La Mécanique des Airs*, pour **passer du rôle de technicien à celui d'auteur et d'interprète**.

Son projet est ambitieux et complexe : mêler la fiction sensible (l'histoire incarnée d'un migrant) et un panorama vivant des musiques populaires mondiales.

Entre désir d'incarnation dramatique et tentation encyclopédique, il rêve d'un spectacle qui **relierait l'intime et le planétaire**.

À cela s'ajoute une **passion dévorante** :

Thomas connaît l'histoire des musiques populaires américaines avec une érudition rare.

Origines, migrations, figures oubliées : il porte en lui **une carte sonore du monde**, une mémoire sensible et précise.

Cette connaissance, si profonde, devient parfois un **fardeau** : trop d'attente, trop d'informations, un trop-plein qui peut isoler.

À Tucson, il espère trouver la **matière vive** de son projet.

Mais ce qu'il découvre est une scène fragmentée, épuisée, loin de l'Amérique mythique qu'il chérit. En tant que Français, **il éprouve parfois le sentiment d'avoir plus d'admiration pour cette culture que ceux qu'il vient rencontrer.**

Le choc est intime : ce n'est pas seulement un projet qui vacille, c'est **une vocation naissante qui chancelle**, celle de devenir auteur, et non plus seulement technicien.

Dans cette désorientation, Thomas trouve un compagnon d'infortune :

Tommy Laszlo, lui aussi ébranlé par un projet qui n'advient pas comme prévu.

Deux artistes, deux solitudes, deux désaxements.

C'est là, dans ce vertige partagé, que pourra naître, plus tard, une autre forme, une autre manière de traverser l'échec.



III. L'AMÉRIQUE FANTASMÉE EN DESSINS ET EN MUSIQUES

L'Amérique intérieure : entre mythe collectif et expérience sensible

L'Amérique est un territoire mythique, façonné par ses musiques et ses images.

Depuis l'après-guerre, westerns, bandes dessinées, folk songs et blues ont façonné en Europe un **imaginaire collectif** peuplé de grands espaces, de cowboys, de pionniers et d'errants devenus archétypes.



À travers *Lost in Arizona*, ce n'est pas seulement l'Amérique réelle qui est documentée, mais celle que chacun porte en soi.

Une Amérique intérieure :

- celle des albums de Moog,
- celle des dessins projetés à la volée,
- celle des guitares, des voix granuleuses, des samples hésitants.

Un territoire d'émotions et de mirages, traversé d'images d'enfance : poussière, lumière crue, de routes sans fin, déserts animés.

Pour Tommy comme pour Thomas, l'Amérique est une mémoire reçue :

une construction nourrie d'histoires entendues, de chansons transmises, de fictions regardées.

Un continent de papier et de sons, avant d'être un sol.

Ce n'est qu'en foulant les rues chaudes de Tucson,

en éprouvant l'usure du réel,

que **cet imaginaire se fissure,**

laissant naître, lentement, **une autre forme de traversée.**

Le rêve américain : mythologies populaires et imaginaires d'adolescents

De ce côté-ci de l'Atlantique, l'Amérique a toujours suscité un tissage complexe de fascination et de projection.

Dès les années 1950, les grands espaces, les cowboys, les pionniers deviennent autant d'archétypes que de paysages rêvés.

Le cinéma, puis la télévision, forgent une cartographie imaginaire.

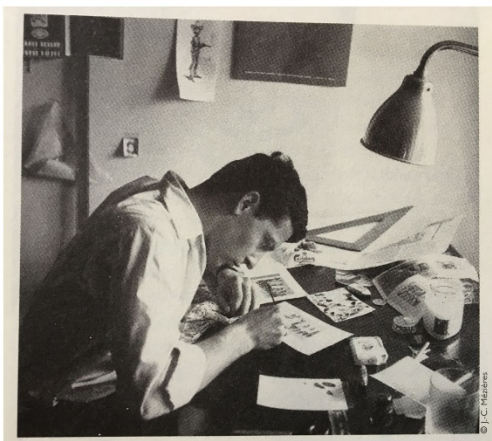
L'Italie, avec Sergio Leone prend le relais avec ses westerns spaghetti : héros désabusés, poussières d'or, déserts de carton-pâte, musiques inoubliables d'**Ennio Morricone**.

Dans les **bandes dessinées**, cette fabrique du mythe s'amplifie. De **Giraud** (*Blueberry*) à **Morris** (*Lucky Luke*), l'Ouest américain devient un territoire narratif à part entière, plus dense et plus romanesque que la réalité historique.

La **musique** n'échappe pas à ce mouvement. Sur les ondes, puis sur les microsillons, **le folk**, **le rock'n'roll**, **le blues**, **le jazz** traversent l'océan, imprégnant une génération de musiciens européens, et portant la promesse d'un ailleurs vibrant : routes ouvertes, errances chantées, révoltes sourdes.

Tommy et Thomas grandissent au croisement de ces influences.

Ils héritent de cette Amérique de fiction, faite d'images projetées et de sons captés à distance. Non pas comme un modèle à reproduire, mais comme un **paysage intérieur** : un espace mental où les récits d'ailleurs viennent peupler les paysages d'enfance.

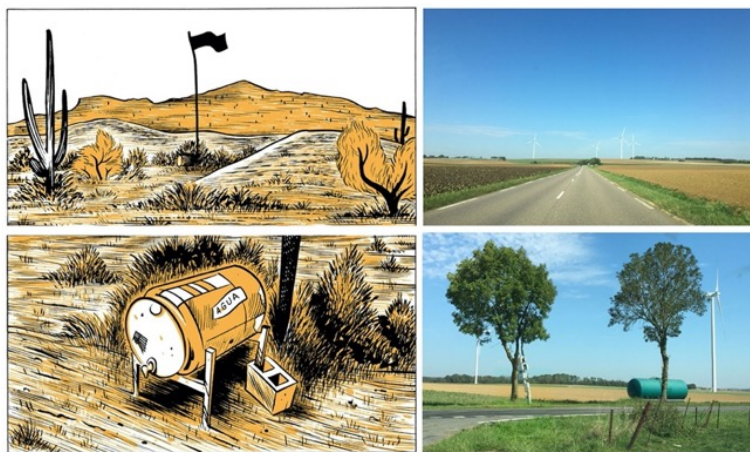


Grand Ouest – Grand Est : paysages d'enfance, rêves d'ailleurs

Entre le Grand Est français et le Grand Ouest américain, il existe un trait d'union plus profond qu'il n'y paraît.

Tommy Laszlo et Thomas Guiral grandissent dans des territoires aux « marges » :

- Metz, en Lorraine, où les chevalements de mines se dressent encore dans le ciel, témoins d'un passé d'extraction qui n'est pas sans rappeler les premiers puits de pétrole ou les mines d'or de l'Ouest américain ;
- Belfort, en Franche-Comté, à la lisière des campagnes infinies de Haute-Saône, territoire de prairies, de chevaux et de forts militaires veillant sur les frontières, comme des avant-postes.



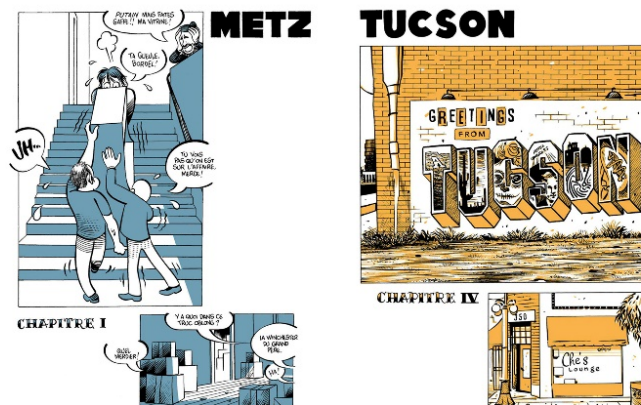
Ces terres frontalières, ouvertes sur l'Allemagne toute proche, portent en elles une mémoire mêlée de travail, de passages, de défenses. Longtemps façonnées par les **usines, les ateliers, les citadelles**, elles ont vu l'économie se replier, les routes s'étirer, et les liens communautaires se resserrer autour des fidélités locales.

Benoît Coquard, dans *Ceux qui restent*, éclaire cette condition :

des distances allongées entre les points de vie,
la voiture comme prolongement du corps,
la fidélité silencieuse aux réseaux d'amitié,
et la conscience sourde d'habiter un territoire en retrait.

Dans ces paysages d'entre-deux, **l'imaginaire américain trouve un terreau familier** : routes infinies, villages reculés, errances héroïques ou dérisoires.

Des provinces périphériques, où partir est une tentation permanente, et où rester devient un choix lourd de conséquences, comme aux marges de l'Ouest américain.



Enfants des années 1980-1990, Tommy et Thomas sont imprégnés de cette culture mêlée :

- westerns vus à la télévision,
- bandes dessinées de Giraud et Morris,
- musiques folk, rock ou blues venues d'outre-Atlantique.

Sans jamais avoir mis les pieds en Amérique,

Ils habitent un **ailleurs intérieur**, nourri à la fois par la poussière des routes rêvées et par la pesanteur silencieuse des paysages qui les ont vus naître, où les déserts, les frontières et l'Arizona occupent une place majeure.

L'Arizona, terre de légendes

Bienvenue à Tucson, Arizona.

39 degrés à l'ombre, un air sec, brutal.

À une centaine de kilomètres de la frontière mexicaine, perdue au cœur du désert de Sonora, cette « petite » ville américaine marque la bordure sud des États-Unis, à l'est de la Californie.



Ici, pas d'or : La conquête de l'Ouest s'est faite autour du cuivre.

Aujourd'hui, Tucson vit doucement autour de son université, de sa base militaire, et de ses mémoires dispersées.

Terre de brassages culturels, la région de Sonora est aussi un bouillon artistique inattendu. Les studios **Old Tucson**, construits en 1939, ont servi de décor à l'âge d'or du western hollywoodien (*Rio Bravo*, *Mort ou vif...*).

Les rues de la ville sont couvertes de fresques murales : un musée à ciel ouvert, où les figures mexicaines croisent les silhouettes de cowboys oubliés.



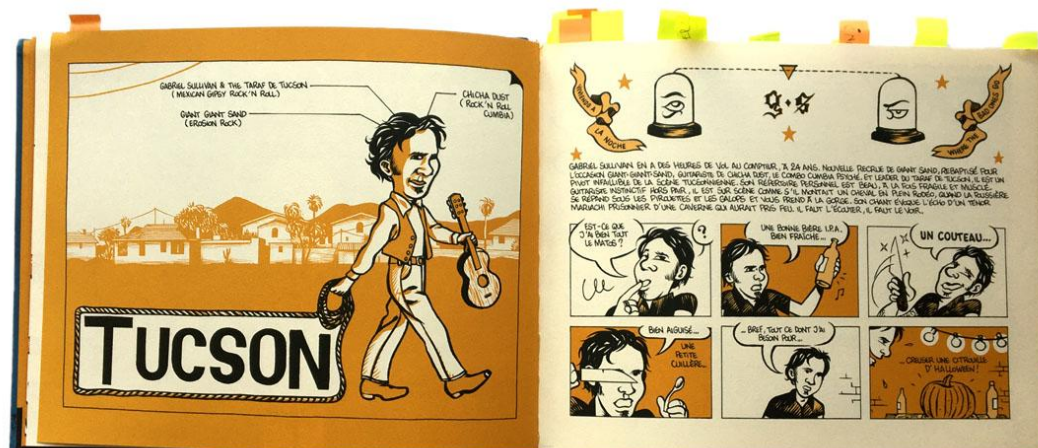
Quand Tommy et Thomas arrivent à Tucson, en octobre 2023, ils traversent cette matière composite, sans pouvoir la fixer. Ils viennent habités par leurs propres images de l'Ouest : ils cherchent des traces, des sons, des récits.

Tucson – Le Desert Sound : rencontre avec une scène musicale singulière et fragile

Le Desert Sound, ce qui a placé Tucson sur la carte musicale, existe encore, mais reste fragile. Portée par des groupes comme **Calexico** ou **Giant Sand**, musique mêle une base d'**Americana** (folk, blues, country), une **dose de Mariachi** héritée du Mexique et une **pincée de Cumbia** colombienne.

un cocktail mouvant, hors des circuits mainstream américains.

Une musique de bordures, de fusions lentes, de mélanges discrets.



Dans *Retour à Sonora*, Nicolas Moog a raconté sa rencontre avec cette scène locale.

À travers les figures de **Brian Lopez**, **Gabriel Sullivan** et d'autres musiciens de l'ombre, il posait une question simple :

« **Comment un musicien américain arrive-t-il à vivre de son art ?** »

Le livre, traversé par l'écho de la seconde campagne d'Obama (2012), est autant un carnet de rencontres qu'une chronique douce-amère d'un monde en équilibre instable.

À leur tour, **Tommy et Thomas découvrent cette scène fragile, résistante et dispersée.**

Non pas un rêve américain flamboyant,

mais une matière friable, silencieuse,

qui, peu à peu, viendra nourrir leur propre désert intérieur.



IV : L'échec comme passage

Avant Sonora : une idée préconçue d'un projet

Ils partent portés par une projection.

Avant même le départ, la trajectoire semble tracée :

- **Tommy imagine un film documentaire** sur la scène musicale de Tucson, avec Nicolas Moog comme éclairreur ;
- **Thomas vise un spectacle musical**, nourri de l'histoire populaire américaine, articulé à sa propre pratique.

Chacun projette un récit déjà orienté.

Le voyage est conçu comme la récolte d'un matériau attendu.

Tout repose sur un postulat implicite : **l'Amérique jouera son rôle**, le désert se montrera, les artistes locaux collaboreront, le mythe se laissera cueillir.

L'idée même du voyage est performative : **partir, c'est déjà croire que quelque chose adviendra.**

Mais dès les premiers pas, une faille invisible se dessine : **cette attente est orientée par un imaginaire plus fort que l'écoute.**

Le désir est sincère. Il ne s'agit pas d'une conquête cynique.

Mais le récit existe déjà dans leurs esprits, avant toute rencontre.

Le désert, les musiciens, Tucson : tout est convoqué comme pièce possible d'une œuvre en gestation.

Ils ne soupçonnent pas encore que **la matière réelle** — celle du retrait, du silence, de l'ellipse — **viendra subvertir ce projet initial.**



Sur place : le décalage invisible

Le décor est en place, mais l'histoire ne prend pas.

À Tucson, tous semble réuni : la ville est telle que dans la BD de Nicolas, les répétitions s'enchainent dans les studios, les musiciens répondent aux demandes d'interview, les concerts ont lieu dans les bars, le désert englobe la ville.

Pourtant, **quelque chose manque.**

L'expression clé émerge : "Tout est là, sauf nous."

Tommy et Thomas traversent les jours en touristes désaxés. Toujours connectés à la France, toujours hantés par l'idée d'une production à livrer, ils documentent sans habiter.

La valise cassée, les bottes interdites en studio, les interviews forcées : autant de signes d'un voyage vécu à côté de lui-même.

L'inertie du groupe, la fatigue, les rencontres parfois artificielles nourrissent une étrange sensation de décalage.

Tommy filme, mais il ne regarde plus. Les images sont propres, "corporatistes", incapables de traduire ce qu'il traverse.

Thomas enregistre, mais il n'écoute plus. Les musiciens jouent, rient, improvisent – mais lui reste dans l'attente d'un "grand moment" qui ne vient pas.

La vie continue autour d'eux. Mais eux restent figés dans l'idée d'un projet à construire, comme s'il fallait **arracher au réel une confirmation** plutôt que se laisser désarmer par lui.



*« Ambiance molle. Je pense à Aline.
On est sur de la louze mais du tout confortable. »*

— Thomas, notes de voyage

« J'ai tout filmé, mais je n'y suis pas. »

— Tommy, carnet de bord

Ce n'est pas l'absence de matière qui produit le vide,
mais le **désaccord entre leur présence intérieure et le monde qu'ils traversent**.
Le désert est là. Mais il reste hors-champ, à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur

Au retour de Sonora : le constat d'échec

Le retour en France ne comble rien.

Les rushs de **Tommy** sont là — des heures d'images — mais personne, ni dans l'équipe, ni dans ses proches, ne parvient à y trouver une nécessité.

"Tout est beau, mais tout est vide", constate-t-il.

Thomas, lui, est dans l'impasse. La matière est trop vaste, trop éclatée.

Il voulait capter l'âme d'une musique vivante, mais il se retrouve avec des fragments sans ancrage, des scènes de bars indistinctes, des échos sans trajectoire.

Pas d'angle, pas de tension. Juste la mélancolie d'avoir cherché sans trouver.

Le retrait de **Nicolas Moog**, reçu quelques mois plus tard, vient acter la défection, non par rupture brutale, mais par glissement.

Dans une lettre à Tommy il écrit longuement : il refuse d'incarner une figure documentaire, refuse de se prêter à une adaptation qui le déposséderait de son propre récit.

Ses mots sont nets, mais respectueux. **"Je ne saurai assumer un tel tralala égotique."**

C'est une claque nécessaire.

Pas un conflit, mais un effacement diffus.

Pas de scène spectaculaire, pas de grandes disputes : Juste l'évanouissement d'un projet dans les plis du réel.

La lucidité arrive comme une gueule de bois. Tommy écrit : *« Bon ben voilà... La messe est dite, hélas. »* Il évoque deux années de travail "par terre",
et une biture solitaire pour fêter un désastre intime.

Thomas aussi s'enfonce dans le doute. Entre culpabilité et peur de n'avoir *"rien à montrer"*.

Le désert n'a pas été filmé.

Sonora n'a pas été chanté.

Mais l'absence, elle, est désormais tangible.

Dans le Far-Est, se relever à deux

La tentation de tout abandonner est réelle.

Mais elle ne dure pas.

Un fil ténu reste tendu entre Thomas et Tommy, fait de loyauté plus que d'espoir.

Tommy invite Thomas sur ses propres terres, non pour « refaire », mais pour **jouer**.

Pour traverser ensemble les paysages du Grand Est, guitare et caméra à la main. Ils ne cherchent pas à témoigner, ni à expliquer.

Ils jouent de la musique américaine dans les friches, sur les places de villages, devant les murs effrités d'un passé minier. Ils font résonner les guitares contre le vide, contre le vent.

Tommy filme, Thomas joue.

Ensemble, sans attente, sans enjeu.



Autour d'eux, un projet plus vaste prend forme : ***Il était une fois dans l'Est.***

Porté par *La Bande Passante* et *Scènes et Territoires*, ce projet documentaire s'étend sur deux ans, dans le Cœur de Pays Haut, un territoire marqué par la mémoire minière et la désindustrialisation.

Laurence Moletta capte les voix des habitants. **Benoît Faivre** coordonne la collecte et le montage des récits. **Étienne Gendrin**, bédéiste, transforme les témoignages sonores en dessins sensibles.

Tommy et Thomas ne sont pas au centre. Ils sont là, **en périphérie active** : traverser les lieux par la musique, accompagner les paysages par des images mobiles.

Pas de récit surplombant. Pas d'interprétation.

Juste la respiration lente d'un territoire.



Ce n'est pas "modeste". **C'est juste.**

La justesse, ici, n'est pas celle de la forme aboutie, mais de **l'attention aux autres.**

Chaque capsule sonore, chaque dessin d'Étienne, chaque improvisation musicale remet de la présence là où il y avait du manque.

C'est un travail de résonance, non de réparation.

C'est dans ce climat qu'une idée surgit.

Au détour d'une conversation, Benoît suggère une possible **bifurcation** : et si les projets fusionnaient ?

Non pour sauver le projet initial, mais pour l'ouvrir.

Pour faire de l'échec un passage, et non une fin.

Le rendez-vous est pris, à Nantes, dans les murs de la *Libre Usine*.

Il ne s'agira pas d'améliorer le spectacle, mais de le réinventer,
non pas en racontant sa propre histoire, mais en écrivant celle de l'autre.

Raconter depuis l'autre, dessiner son épopée

À Nantes, un virage discret s'opère.

Ce n'est pas un renouveau tonitruant, mais un déplacement lent : les fragments épars du projet initial se réorientent selon une autre boussole.

Ils ne cherchent plus le sujet. Ils cherchent le regard.

Benoît Faivre, en tiers attentif, leur propose une expérience :

non pas raconter leur histoire, mais raconter celle de l'autre.

Non pas réparer son propre échec, mais **restituer le chemin que l'autre a vécu.**

La consigne est simple, mais bouleversante : **écrire le récit de l'autre.**

D'abord celui de la rencontre, de l'échec, de ce voyage au désert qui n'a pas eu lieu.

Puis, dans un second temps – chacun de son côté, sans se concerter – **inventer un retour imaginaire à Sonora.**

À la Libre Usine, dans cette résidence sans objectif formel, **le théâtre s’efface au profit d’un laboratoire intime.** Pas de plateau, pas de répétitions. Juste deux artistes qui recommencent à écrire, mais depuis une place décentrée.

Chacun trace son storyboard, son désert, sa fiction : deux récits où l’autre devient le héros d’une traversée réparée.

C’est là que le projet trouve sa justesse : quand chacun consent à devenir l’auteur du rêve inabouti de l’autre, et à devenir son personnage en retour. Deux récits naissent, autonomes mais poreux, comme deux carnets ouverts dans des chambres voisines, que la mémoire finirait par faire dialoguer.

Ainsi *Lost in Arizona* se compose depuis cette dissociation douce. Il ne s’agira plus seulement de deux projets documentaires fidèles, mais **d’une fiction croisée nécessaire** – où le réel revient **par la rature, la faille et le désir silencieux de continuer.**



V. RÉINVENTER L'ÉCRITURE DEPUIS LA MARGE : AUTO-DOCUMENTATION, ANALYSE DU CHAOS, ET BANDE DESSINÉE D'AUTOFICTION À DEUX VOIX

Constater la désorientation du positionnement initial, réorienter le récit depuis l'effondrement

Ce n'est plus un projet documentaire. Ce n'est pas encore une fiction.

C'est un geste désorienté, puis réorienté.

À la manière de Terry Gilliam, dont l'effondrement mémorable autour de *Don Quichotte* devient lui-même matière à création :

- avec un ratage dramatique en 2000 : le projet impossible avec Johnny depp, Vanessa Paradis et Jean Rochefort
- un film essentiel sur cet échec : *Lost in La Mancha* (2003)
- une seconde tentative mettant en scène l'échec d'un tournage qui raconte métaphoriquement les errements d'un réalisateur happé par sa propre « grandiosité » (*The Man Who Killed Don Quixote* - 2018)

Tommy et Thomas entrent à leur tour dans leur rêve manqué par les documents de leur échec.

Travailler avec les marges : ouvrir les archives secondaires

Ils n'ont pas filmé un chef-d'œuvre. Mais ils ont tout filmé.

Le flou, les ratés, les silences, les vidéos vides.

Ils cherchent à comprendre ce qui leur est arrivé.

Ce n'est pas encore une œuvre, mais c'est déjà une approche.

Avec Benoit Faivre, ils revisitent les rushs non utilisés, les séquences anodines devenues soudain parlantes : rushs inexploitablement, messages WhatsApp envoyés à 4 h du matin, interviews avortées, confidences volées dans les toilettes.

Ce qu'ils ont filmé sans le vouloir devient le véritable cœur documentaire du projet.

Pas de drame, pas de chute spectaculaire, mais un glissement progressif, une perte de boussole. Ils découvrent qu'ils ont filmé sans voir, documenté sans croire.

Le récit officiel s'efface. Un autre geste apparaît : regarder l'à côté, écouter ce qui n'a pas été compris, garder trace d'un projet en train de se perdre.

Le « off » prend le dessus. Ce n'est pas ce qui était prévu qui importe, mais ce qui déborde : la fatigue, les malentendus, les gestes automatiques.

Le fantasme du départ devient lisible : partir au désert, rencontrer les figures musicales, revenir avec une révélation.

Le moment *Lost in La Mancha* est là : le chantier échoue, mais ce sont les ruines du tournage qui deviennent les plus précieuses. Dans ce chaos doucement tragique, émerge une matière bancale, touchante, et plus juste que ce qu'ils avaient prévu.

Et c'est là que la fiction peut commencer.



Faire émerger un imaginaire fictif à partir du réel documenté.

Le point de départ est réel : un voyage inachevé, une complicité née dans le creux d'un projet qui s'est effondré.

Thomas et Tommy décident d'abord d'en faire le point de départ d'un récit croisé sous forme de Bande Dessinée.

Chaque artiste, après avoir raconté de son point de vue le parcours documenté de son compagnon, va progressivement alors du réel à la fiction.

« et si l'autre y était retourné ? »

Le réel devient fiction — non pour le travestir, mais pour mieux en révéler les contours.

Chacun imagine alors le retour de l'autre à Sonora, dans un désert intérieur peuplé de mirages, de musiques bricolées et de silhouettes dessinées.

Deux récits croisés émergent : un double regard graphique comme une réponse à la perte.

Tommy Laszlo et Thomas Guiral se mettent à dessiner non ce qu'ils ont vécu, mais ce qu'ils offrent à l'autre : un retour imaginaire, fantasmé, burlesque, quichottesque.

Chacun devient l'auteur du rêve, de la quête ou du ratage de l'autre.

Ces deux bandes dessinées, réalisées séparément, sans concertation, deviennent les premières matrices d'un dialogue inattendu.

Leurs planches découpées et annotées agissent déjà comme une partition en devenir : chaque dessin est une tentative de comprendre, ou d'inventer ce qui n'a pas eu lieu.

C'est à partir de ce geste que renaît la création — une création qui ne cherche plus à dire *le vrai*, mais à inventer une manière d'habiter la vérité de l'autre.

Réinventer l'autre par le dessin : un geste de camaraderie lucide

Avant d'être un protocole, c'est un réflexe ancien. Une mémoire du geste.

À l'adolescence déjà, Thomas et Tommy dessinaient des bateaux, des paysages lointains, des déserts de papier — sans jamais avoir vu l'Arizona.

La BD et la musique ne sont pas que des outils de narration : ce sont leurs langages premiers, ceux qu'ils maniaient adolescents pour fuir les après-midi vides et **se bricoler un ailleurs**.

Ce langage, Tommy et Thomas le mobilisent pour établir un pacte d'écriture implicite, une manière d'échanger autrement, par la fiction dessinée.

Chacun prend le risque de dessiner l'autre — non pour le représenter, mais pour lui offrir une traversée rêvée, une échappatoire, et lui offrir un miroir tendre et attentif de lui-même.

Ils ne se concertent pas, ne s'accordent pas, ne cherchent pas l'équilibre.

C'est un geste unilatéral, mais profondément offert. Rêver l'autre, c'est l'exposer, le sublimer, le caricaturer parfois — mais toujours le regarder avec affection et lucidité.



Deux aventures croisées : rocambolesques, quichottesques, assumées

Tommy imagine pour Thomas un western musical halluciné.

Thomas invente pour Tommy une épopée chamanique dans le désert d'Arizona.

Les deux BD sont dessinées séparément, **sans coordination ni intention d'unisson**. Et pourtant, elles se répondent. Tommy envoie Thomas vers un duel musical au Congress Hotel, entre mescal et morts-vivants. Thomas propulse Tommy dans une grotte où il dessine en lévitation, guidé par un homme aux allures prophétiques.

Tout est dissonant, mais rien n'est gratuit.

C'est un **désert de papier**, peuplé de figures bancales, de mentors contradictoires, de visions absurdes. La fiction devient une forme d'hospitalité. Non pas un miroir fidèle, mais un mirage affectif – dessiné l'un pour l'autre, sans balise, sans retour.

C'est dans ce désaccord assumé que se révèle la force du geste : une confiance radicale, une mise en fiction de l'autre comme on tend une main.

Se découvrir dans la Bande Dessinée de l'autre : deux romans graphiques prêts à être tressés

Les deux récits terminés, Tommy et Thomas se retrouveront, non pour fusionner, mais pour confronter les récits et voir ce qui a émergé dans l'écart (et dans la convergence).

Avec eux, Étienne Gendrin, dessinateur documentaire, accompagnera ce moment.

Il regardera, nommera, questionnera le dessin comme un langage vivant.

Les deux récits seront envisagés en écho l'un de l'autre : des scènes seront déplacées, des planches seront redessinées.

Afin de faire apparaître la conversation entre les deux histoires.

C'est une conversation graphique par le montage.



Le mot revient : cadavre exquis.

Mais ce n'est pas un simple jeu surréaliste. C'est une éthique de la relation artistique : ne pas chercher l'unité, ne pas aplatir les écarts, ne pas lisser les frottements.

Le spectacle naîtra à cet endroit précis : dans le **décalage fécond de deux récits croisés**.

Ce n'est pas seulement une œuvre à deux : c'est un tressage à trois – Thomas, Tommy, et le rêve qu'ils ont osé s'échanger.

Le travail graphique de la BD deviendra alors un véritable laboratoire de plateau : images, rythmes, ellipses et silences – tout ce qui a émergé dans la fiction dessinée se transformera en langage scénique.



VI. Les BD COMME MATÉRIAUX, la scène pour Monter, animer et MIXer en direct

Lost in Arizona prendra la forme d'un cinéma en direct, bricolé à partir de bandes dessinées.

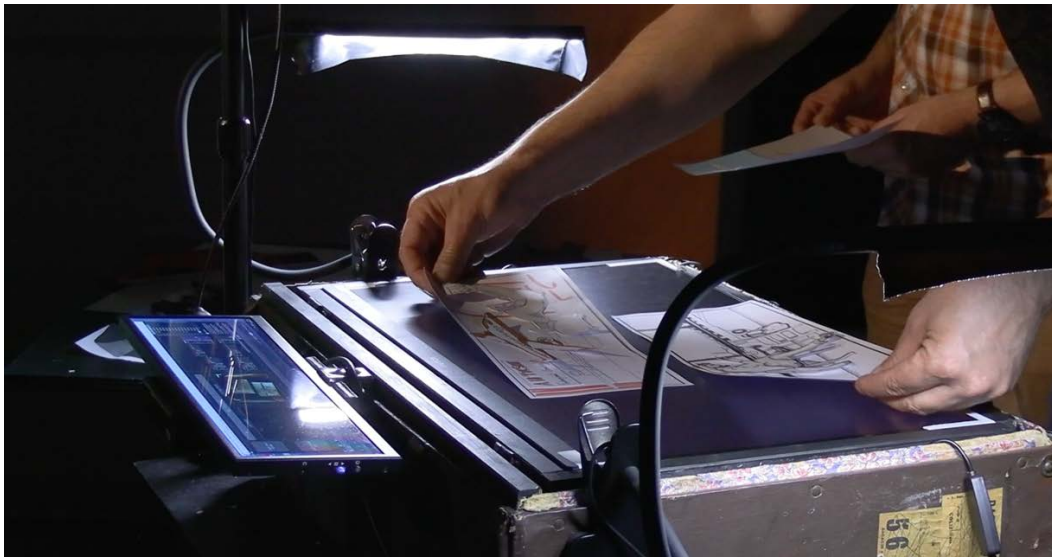
Cette mise en scène visuelle et sonore du papier prolongera les gestes développés par La Bande Passante dans le cycle *Mondes de Papier*.

À la croisée du récit graphique, du concert miniature et du théâtre d'objets, le spectacle explorera la tension entre ce qui a été vécu et ce qui a été rêvé.

Le dessinoscope : un cinéma de papier fait main

Un dispositif inventé pour activer les images en direct

Le dessinoscope est un dispositif artisanal conçu à partir d'une idée de Benoît Faivre. Intégré dans une valise posée à plat, il associe un écran vidéo, une caméra et des objets manipulés à vue. Chaque manipulation s'enregistre par surimpression sur les précédentes, créant une image composite projetée en direct. Ce mini-studio visuel, manipulé par Tommy et Thomas, devient un espace de jeu, de récit et d'apparition graphique.



Le dessin ne sert pas à illustrer : il agit. Chaque projection est un plan, chaque geste une coupe. Le papier bouge, se plie, se transforme. Un fond mouvant devient décor. Un motif récurrent devient personnage. Le spectateur voit les couches s'accumuler, se brouiller, se redoubler — comme dans un carnet où chaque trace resterait visible. Le temps du dessin, manipulé à vue, entre en friction avec le temps de la scène.

Jouer ensemble : manipulations, sons et voix en direct

Un théâtre graphique, sonore et relationnel

Sur scène, aucun des deux artistes n'endosse un rôle figé. Ils racontent, dessinent, brulent, projettent, jouent de la musique. Tous les sons sont produits en live, avec un looper sonore. Les ambiances, inspirées des westerns ou de la musique américaine (Leone, Giant Sand...), sont convoquées comme des citations sensibles. Thomas crée aussi ses propres chansons, affirmant un récit musical personnel. Le plateau devient un espace partagé, où chacun active le récit de l'autre, à tour de rôle.



Une scène comme paysage ouvert

un espace de récit, par recompositions, collages, changement de regards

Le spectacle fait surgir, par strates, un récit recomposé. Les images projetées, les voix, les silences et les gestes s'y croisent sans jamais s'aligner. Le spectateur traverse un espace fragmentaire, traversé de tensions et de bifurcations.

Lost in Arizona propose un paysage bricolé en direct, où chacun peut habiter l'écart entre le rêve et ce qu'il en reste.

Les deux récits projetés ne cherchent pas l'accord. Ils se croisent parfois, s'ignorent souvent, se contredisent régulièrement. Le plateau accueille ce désaccord comme principe moteur.

Ce n'est pas un western recomposé, ni une narration à deux voix, mais deux tentatives parallèles et maladroites de se raconter l'un l'autre. Un cadavre exquis assumé.

Certains objets, figures ou motifs circulent d'un récit à l'autre – transformés, déformés, parfois méconnaissables. Ce qui était réel devient délire. Ce qui semblait anodin devient central. Un cactus réapparaît dans deux scènes opposées ; un mentor surgit dans les deux récits, mais avec deux visages. Ce sont ces glissements qui forment le tissu du spectacle.

Le temps scénique épouse celui du carnet de voyage : une dramaturgie du fragment, faite de ruptures, de retours, d'ellipses et de réminiscences. On passe d'un plan large à un détail, d'une chanson à un silence, d'un souvenir à un mirage. Le récit se construit comme une mémoire visuelle recomposée — jamais linéaire, mais chargée d'affects.

La structure suit une logique de strates. Chaque séquence — la rencontre à Tucson, le décalage progressif, le retour vide, les BD croisées — ne vient pas illustrer la précédente, mais la relancer. L'enchaînement est lisible mais non linéaire : il ne vise pas la progression dramatique, mais le glissement d'un mode d'apparition à un autre.



Tiers, regards et complicités

Le spectacle se fabrique à plusieurs.

- **Benoît Faivre**, cofondateur de La Bande Passante, accompagne la dramaturgie et a impulsé les grandes bifurcations du projet : faire raconter l'autre, inventer les BD croisées, manipuler les marges.
- **Étienne Gendrin**, dessinateur, intervient comme regard graphique : il aide à structurer les planches, à faire tenir visuellement deux récits indépendants.
- **Cécile Favereau** et **Juan Pablo Miño**, artistes du collectif Extra Muros, accompagneront les prochaines résidences, pour affiner les circulations scéniques et l'adresse au spectateur.

L'équipe du projet

Tommy Laszlo :

Direction Artistique, Écriture, Création Plastique, Interprétation



Après des études aux Beaux-arts de Metz, Tommy Laszlo débute par quelques courts-métrages de papier et d'objets (*Les Contes Geishas*, *Les aventures de Birgit M. au pays d'Électrofon*) où il explore par des montages rythmés son goût pour l'image et la musique. Par la suite, il rejoint pour un court temps l'équipe décorateur des studios cinématographiques de Samsa films et Delux production (*La femme de Gilles* de Frédéric Fonteyne ; *Le marchand de Venise* de Mickael Radford). Il développe deux projets urbains : *Rue Berlioz* à la Nuit Blanche Metz (2009) et *La*

Querelle des Bouffons l'année suivante à l'Opéra-Théâtre de Metz, puis collabore à des créations vidéo et installations pour le spectacle vivant telles que *La Traviata* mis en scène par Paul-Emile Fourny en 2014, *Dom Juan*, *La Bohème*, etc. En 2014, il rejoint La Bande Passante fondée par son ami de longue date Benoit Faivre. Il peut enfin y développer librement ses envies et son savoir-faire : réalisations plastiques, interprétations et installations qui déboucheront sur diverses créations parmi lesquelles *Vies de Papier*, *Au Fond*, *Jardin de Papier*, *Devenir*, ainsi que d'autres créations au catalogue de la compagnie.

Thomas Guiral :

Direction Artistique, Écriture, Création Musicale, Interprétation

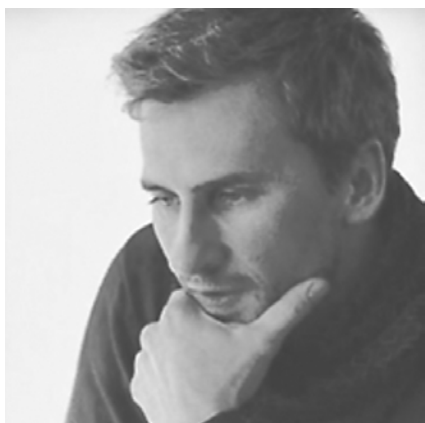


Musicien et créateur sonore, Thomas Guiral relie image et musique dans des dispositifs vivants où la scène devient laboratoire. Après des classes au conservatoire de Belfort en musique baroque et classique, il se dirige vers des études de Musicologie puis une formation de Monteur Vidéo. C'est désireux de lier Image et Son qu'il se dirigera vers la régie puis la création, à l'Opéra puis au théâtre. Il collabore ainsi avec Jean-Yves Ruf, Bérangère Jannelle, Séverine Chavrier ou David

Geselson. Fêru de musique folk et traditionnelle depuis de nombreuses années, l'idée d'un spectacle autour de cette thématique est un projet nourri depuis longtemps, avant de voir le jour aujourd'hui, fort de sa rencontre avec les différents membres du projet. Musicien « touche à tout » il sera présent sur scène en tant que chanteur multi-instrumentiste.

Benoit Faivre

Regard Extérieur, Création plastique, Dramaturgie



Né en 1979, il quitte ses études scientifiques pour étudier l'Histoire, le cinéma, le théâtre, l'histoire de l'art, la musique. Il s'oriente vers la réalisation de fictions radiophoniques, et vers la création sonore et musicale pour le théâtre (Cécile Backès, Joseph Danan, Michel Dydim,...) et les arts plastiques. Il fonde la compagnie la Bande Passante en 2006. Avec ses deux premiers spectacles (Compléments d'Objets et Cockpit Cuisine), il trace le sillon de ce qu'il appelle le théâtre d'objet documentaire.

Il est rejoint par Tommy Laszlo en 2014 pour co-diriger le cycle « Mondes de Papier » (*Au Fond, Nos Jardins, Cité de Papier, Jardin de Papier, Villes de Papier et Vies de Papier*). Il dirige un nouveau cycle de création autour de l'adolescence baptisé *Devenir(s)*, dont un spectacle qui a vu le jour en novembre 2022 au Théâtre de Laval- CNMa.

Etienne Gendrin

Référent Roman Graphique / BD



Auteur de bande dessinée et illustrateur alsacien, Étienne Gendrin est diplômé de l'Institut Saint-Luc de Bruxelles (option bande dessinée) et titulaire d'une licence en arts plastiques de l'université Marc Bloch de Strasbourg.

Ses livres naissent souvent d'une rencontre : dans un foyer strasbourgeois accueillant des jeunes mineurs étrangers, ou dans la cuisine de sa grand-mère.

La curiosité d'Étienne Gendrin nous ouvre sur des visions du monde singulières, empreintes d'humanité.

Sa dernière bande dessinée, *Têtes de mule*, retrace l'histoire de six jeunes Alsaciennes en Résistance, dans Strasbourg sous la botte nazie."

Etienne a rejoint la compagnie en 2024 sur le projet de territoire "*Il était une fois dans l'Est*" et a réalisé trente illustrations publiées sous la forme d'un jeu carte QRcodes.

Cécile Favereau

Référente Direction d'Acteurs



Après des études de musique, théâtre et histoire de l'art, Cécile Favereau s'installe à Nantes pour achever sa formation de scénographe à l'Ecole d'Architecture. Elle y rencontre Thierry Pillon pour qui elle signe la scénographie du *Songe d'une nuit d'été* en 2000. Depuis, elle collabore avec différentes équipes : Pop'Up, l'Eternel Ephémère, Bagamoyo, A travers champs, Le Théâtre des Cerises, la Cohue à Marseille... Parallèlement, elle conçoit des scénographies d'expositions, travaille plusieurs années au réaménagement de la Scène Nationale de Saint- Brieuc pour qui elle réalise l'installation *le CriOdrome* en 2011 (cie La Grange aux Belles). Elle développe, depuis, au sein du Poisson Hurlant et du collectif Extra Muros qu'elle fonde en 2008, des projets d'installations et de performances autour du corps, de l'identité et du mot.

Juan Pablo Miño

Référent Stand Up



Formé au théâtre et au chant auprès de Laurent Maindon, Kamal Rawas et Thierry Pillon, Juan Pablo Miño apprend au fil des expériences tout en se formant au tango et au théâtre d'improvisation.

En 2009, il intègre le Collectif Extra Muros avec qui il signe sa première écriture et mise en scène - *Looking For Henry Kissinger*, créée au TU-Nantes en 2010 - qu'il interprète. Il participera à l'écriture et l'interprétation de la création suivante du Collectif, *Aujourd'hui...Rien*, créée également au TU-Nantes en novembre 2011. Il joue ensuite avec la Cie La Grange aux Belles *dans le Silence des Chauves-Souris*, de Anaïs Allais. Il fonde sa propre compagnie, La Caravelle-Théâtre, avec la création de *les Distracts* au TU en mars 2014, suivie de *5 Façons de se Tenir Debout* en 2017, toujours au TU et en coproduction avec le Grand T. En 2019, il intègre le projet ICAR#2 piloté par la maison du Conte à Chevilly-Larue, joue dans *Eva*, un film de Lisa Diaz, et retrouve le Jerez-Lecam Ensemble pour une nouvelle création originale.

Pauline Jardel

Collecte Documentaire



Après des études de langues étrangères à Strasbourg, elle s'installe à Berlin en 1995. Elle commence là-bas à travailler dans l'audiovisuel, en tant que chargée de production en documentaires, reportages et longs-métrages de fiction.

Depuis 2003, elle vit à Paris où parallèlement à son activité dans la production cinématographique, elle réalise ses propres films documentaires : *All I Wanna Do* (2010), *Mais comment t'as fait, Mathieu Boogaerts ?* (52', 2012), *Il était cinq heures dix, Bertrand*

Belin (50', 2014), *Albin de la Simone*, *Images Fantômes* (50', 2016), *L, sur son île* (50', 2018), *Fauré, Baum et les autres* (60', 2018).

En 2017, elle rejoint avec sa caméra La Bande Passante et débute la folle aventure *Vies de Papier*.

Une Collaboration en 2 Compagnies

La Cie La Bande Passante (Metz)



Fondée en 2006 par Benoît Faivre, La Bande Passante est une compagnie de théâtre d'objets documentaire qui compte aujourd'hui plus d'une douzaine d'artistes aux disciplines croisées. Il est rejoint en 2014 par Tommy Laszlo pour entamer un cycle de spectacles et d'installations autour du papier : *Mondes de Papier*. La compagnie crée des spectacles et des installations visuelles et sonores en valorisant des archives et des objets afin de témoigner du réel de façon sensible et

poétique. Elle oriente ainsi sa recherche artistique vers la mémoire et le document en papier. S'imprégnant de l'objet réel, les artistes cherchent à « exprimer » l'histoire qu'il contient. Ces objets et documents deviennent des empreintes à lire, à interpréter. L'objet devient le témoin de vies humaines et un porteur d'histoires. Mis en mouvement par des mécanismes, des découpages et des pliages de papiers, le document théâtralisé est ainsi augmenté par le geste plastique, la lumière, le son, la vidéo. La compagnie crée ainsi des spectacles, des installations et des expositions et renouvelle ainsi constamment son savoir-faire. Implantée à Metz, La Bande Passante diffuse aujourd'hui ses spectacles en France et à l'international.

La Mécanique des Airs (Nantes)



Fondée en 2023 à Nantes par Thomas Guiral, la cie *La Mécanique des Airs* cherche une nouvelle forme d'imbrication de la musique dans le spectacle vivant. Au travers de recherches musicologiques et d'interprétation sensible d'œuvres sonores, elle cherche à replacer au centre de l'œuvre le geste de ceux qui font la musique. La compagnie travaille sur une approche transdisciplinaire mêlant scénographie, vidéo et musique, avec une approche « low tech » de ses œuvres. Elle développe également un spectacle dystopique, librement

inspiré du *Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley et de 1984 de Georges Orwell (création 2027)

CALENDRIER ET BUDGET DE CRÉATION

Ce calendrier accompagne la mise en œuvre d'une création longue, fondée sur un double processus d'écriture (bande dessinée et plateau).

Chaque année articule un travail de recherche, d'expérimentation et de fabrication, jusqu'à la création prévue à l'automne 2027.

2024 – Recherche et premières écritures

- **Septembre** : résidence d'écriture (3 jours) – *Les Fabriques, Nantes*
- **Novembre** : résidence plateau (5 jours) – *La Libre Usine, Nantes*

2025 – Développement du projet et premières expérimentations

- **Janvier** : *création du Folk Club #1* – Terrain Neutre Théâtre, Nantes
- **Avril** : résidence de recherche autour de l'écriture BD (5 jours) – *Metz*
- **Mai** : résidence de travail (5 jours) – *La Libre Usine, Nantes*

2026 – Recherches graphiques et écriture croisée

- **Février** : recherche plastique – travail préparatoire des univers visuels
- **Juin → décembre** : écriture des deux bandes dessinées
– *Thomas Guiral & Tommy Laszlo*

2027 – Fabrication, répétitions et création

- **Printemps** : recherche plastique – *7 personnes / 15 jours*
- **Septembre** : résidence plateau – *6 personnes / 7 jours*
- **Automne** : fabrication des accessoires et finalisation scénographique
– *3 personnes / 15 jours*
- **Novembre** : création plateau – *7 personnes / 15 jours*

Budget de création : environ 80000€

COPRODUCTIONS ET PRÉACHATS

Partenaires confirmés :

- Scènes et Territoires – Grand Est
- Espace 110 – Illzach (Grand Est)
- Théâtre de Charleville-Mézières (Grand Est)
- Terrain Neutre Théâtre – Nantes (Pays de la Loire)
- Avec le soutien de la Ville de Nantes

D'autres coproductions et préachats sont actuellement en discussion.

Nous contacter pour tout renseignement à diffusion@ciebandepassante.fr

INFOS TOURNÉE

Durée : environ 1h15

Équipe : 2 interprètes au plateau + 1 technicien en tournée

Montage : 2 services + raccords

Dispositif : vidéo et son manipulés à vue – technique légère

PRIX DE CESSION

1ere représentation :	2 500€	(coproducteur 2100€)
La représentation supplémentaire :	1 100€	(coproducteur 900€)

Références artistiques

Films, séries et documentaires

- **Lost in La Mancha**, *Keith Fulton & Louis Pepe, 2002*
Documentaire sur l'échec du tournage du *Don Quichotte* de Terry Gilliam – référence centrale sur la création empêchée et la transformation du chaos en matière artistique.
- **The Man Who Killed Don Quixote**, *Terry Gilliam, 2018*
Fiction sur la confusion entre réel et imaginaire, miroir du glissement du documentaire vers l'autofiction.
- **Mulholland Drive**, *David Lynch, 2001*
Exploration onirique de l'identité et des rêves hollywoodiens – le lieu mythique devient personnage, comme le désert dans *Lost in Arizona*.
- **Arizona Dream**, *Emir Kusturica, 1992*
Comédie surréaliste sur la quête de sens et l'absurde poétique de l'Amérique rêvée.
- **Paris, Texas**, *Wim Wenders, 1984*
Méditation sur la solitude et la rédemption, dans un paysage intérieur autant qu'extérieur.
- **Bagdad Café**, *Percy Adlon, 1987*
Rencontre improbable dans un motel du désert, symbole d'hospitalité et de transformation.
- **La Ballade de Buster Scruggs**, *Joel & Ethan Coen, 2018*
Anthologie western mêlant humour noir et fatalisme – modèle pour la narration fragmentée et le burlesque.
- **La Grande Triple Alliance Internationale de l'Est**, *Nicolas Drolc & G. Marietta, 2022*
Documentaire sur la scène underground à laquelle appartient Nicolas Moog – une filiation artistique directe avec le projet.
- **Vingt Dieux**, *Louise Courvoisier, 2024*
Comédie dramatique rurale et initiatique, écho au déplacement du western vers le monde ouvrier français.
- **Easy Rider**, *Dennis Hopper, 1969*
Road movie fondateur de la contre-culture, figure tutélaire de l'errance et de la liberté.

Livres et bandes dessinées

- **Retour à Sonora**, *Nicolas Moog*, 2013
Récit graphique sur la scène musicale de Tucson – point de départ du projet et miroir du désert fantasmé.
- **La Fuite**, *Nicolas Moog*, 2023
Carnet intime où l’auteur se retire de l’image ; ce retrait nourrit la dramaturgie du spectacle et le principe des BD croisées.
- **Understanding Comics / L’Art invisible**, *Scott McCloud*, 1993
Essai graphique majeur sur le langage de la bande dessinée : le rapport texte/image, l’ellipse, le rythme et l’implication du lecteur y sont analysés comme autant de dispositifs narratifs.
→ Cette approche réflexive rejoint la manière dont *Lost in Arizona* fait de la BD non seulement un outil de fiction, mais une **forme de pensée en acte**, où dessiner devient un moyen de comprendre.
- **Making Comics / Faire de la bande dessinée**, *Scott McCloud*, 2006
Prolongeant *Understanding Comics*, McCloud explore les gestes du dessinateur, la construction du point de vue, la mise en scène du temps et la place du lecteur.
→ Ces notions dialoguent directement avec la fabrication du spectacle, où les planches dessinées deviennent “scène” et où chaque geste de manipulation agit comme un cadre ou une coupe.
- **Don Quichotte**, *Miguel de Cervantès*, 1605–1615
Roman picaresque fondateur, inspirant la figure du rêveur obstiné, moteur du geste burlesque et déraisonné.
- **Ceux qui restent**, *Benoît Coquard*, 2019
Enquête sur la jeunesse rurale de l’Est – entre loyauté silencieuse et désir d’ailleurs.
- **Lorraine brûle**, *Jeanne Rivière*, 2024
Autofiction queer et rageuse, contrepoint poétique au désert américain.
- **Blankets**, *Craig Thompson*, 2003
Roman graphique sur l’adolescence et la mémoire, influençant le traitement introspectif du dessin.
- **Là où vont nos pères**, *Shaun Tan*, 2006
Album sans texte sur l’exil et la transmission – référence majeure pour la narration visuelle elliptique.
- **Paramour**, *Henri Gougaud*, 2023
Conte initiatique sur l’errance intérieure : le désert comme lieu symbolique de renaissance.

Musiciens et Albums

- **Tidal**, *Brian Lopez*, 2014
Album folk rock atmosphérique de Tucson, reflétant l'imaginaire musical du désert que le spectacle tente d'atteindre.
- **Mambo Sinuendo**, *Ry Cooder & Manuel Galbán*, 2003
Fusion entre surf rock et boléro cubain – un exemple de glissement entre traditions musicales qui inspire l'écriture sonore du spectacle.
- **Charmed Life**, *Billy Sedlmayr*, 2013
Œuvre fragile et poétique du songwriter disparu, figure tutélaire et silencieuse du projet, jamais rencontrée mais toujours invoquée.
- **Entre gris clair et gris foncé**, *Jean-Jacques Goldman*, 1987
Référence affective assumée de Thomas Guiral, associée à une mémoire sensible et populaire de l'enfance.
- **Golden Boots / Thee Verduns**, *groupes actifs à Tucson et en France*
Groupes indépendants ayant tissé des liens avec Moog et Tommy, emblèmes d'une scène musicale DIY transatlantique.
- **Howe Gelb, Giant Sand, Calxico**
Figures majeures de la scène de Tucson – leur influence traverse *Retour à Sonora* et irrigue la bande sonore du spectacle.
- **Johnny Cash, Neil Young, Ennio Morricone**
Mythologies musicales de l'Ouest et du western, convoquées comme échos archétypaux dans les BD croisées et les compositions de Thomas.
- **Musiques de bal, fanfares et archives du Grand Est**
Traces sonores locales (bals populaires, chansons familiales) intégrées aux captations et à la partition du spectacle comme contrepoint à l'exotisme du désert



3 rue Georges Bernanos
57050 Metz
<http://ciebandepassante.fr>



23 rue du Général Buat
44000 Nantes
mecaniquedesairs@gmail.com

TOMMY LASZLO
THOMAS GUIRAL

—
Responsables artistiques
artistique@ciebandepassante.fr
06 74 34 78 03

BENOIT FAIVRE

—
Responsable Communication / Diffusion
diffusion@ciebandepassante.fr
06 69 42 59 56